

Québec français



Une magistrale adaptation

Monsieur Lazhar

David Rancourt

Number 164, Winter 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65909ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rancourt, D. (2012). Review of [Une magistrale adaptation / *Monsieur Lazhar*]. *Québec français*, (164), 99–101.

Monsieur Lazhar

Une magistrale adaptation

PAR DAVID RANCOURT*

Avant même sa sortie grand public, *Monsieur Lazhar*¹ de Philippe Falardeau était choisi pour représenter le Canada aux prochains Oscars. Pour une publicité, c'en était une bonne. Mais le film est-il à la hauteur de cette réputation instantanée ? Tout à fait. Laissez tomber votre brique, éteignez votre fanal : pour une fois, il ne s'agit pas d'un buzz, d'un *spin* artificiel prêt à se dégonfler.

Une tragédie

Monsieur Lazhar commence par un drame terrible : dans une école primaire de Montréal, une enseignante s'est suicidée. Elle s'est pendue dans la classe même, pendant la récréation. Parmi les élèves, deux seulement, Simon et Alice, entrevoient le corps. La scène, filmée avec sensibilité et discrétion, reste dure. On s'en doutait, l'école est bouleversée, et aucun remplaçant ne peut être déniché – car qui voudrait enseigner dans la salle où Martine Lachance s'est enlevé la vie ? Heureusement pour nous, le film devient plus lumineux quand arrive Bachir Lazhar.

Bachir Lazhar (incarné par Fellag, très convaincant) a pris l'initiative d'offrir ses services, faisant valoir ses 19 ans d'enseignement en Algérie, sa disponibilité immédiate et son désir de travailler.

La procédure normale d'embauche n'est peut-être pas suivie, mais qu'importe, le bonhomme arrive à point nommé.

Nous voilà donc avec un prof d'âge mûr, guère au courant des méthodes pédagogiques du Québec, et qui propose dès le premier cours une dictée tirée de... *La peau de chagrin* de Balzac. Un peu trop difficile, vous dites ? Mais la curiosité des élèves est néanmoins piquée par ce remplaçant inusité, qui s'ajustera tant bien que mal à eux, pendant qu'ils s'habitueront à lui. Peu à peu, nous apprendrons, en même temps que la classe, à connaître l'homme. On se rendra compte que, pour être guidés dans ce moment pénible, les élèves n'auraient pas pu mieux tomber que sur Lazhar, un homme qui a déjà souffert, et qui a d'ailleurs peut-être accepté ce travail dans l'espoir de se guérir lui-même.

L'art de la nuance

On en a vu des films où un professeur excentrique, mais finalement ultra-inspirant, changeait la vie de ses élèves. C'est presque un genre cinématographique, c'est quasiment aussi codé qu'une comédie musicale. Mais *Monsieur Lazhar* ne s'embourbe pas dans ce marécage de clichés, et l'acteur Fellag n'est pas du tout

une photocopie de Robin Williams ou de Danny DeVito.

Non, Bachir Lazhar ne deviendra pas l'idole de sa classe. Il ne se transformera pas en mentor universel, mais aidera tout de même quelques élèves. Ses relations avec ses collègues seront souvent amicales, mais laisseront parfois transpirer une réelle tension et, à la fin du film, tout le monde ne sera pas nécessairement devenu son ami. Ce réalisme, ces personnages en chair et en os sont bienvenus. Maintenant que le cinéma a passé 115 ans, n'a-t-on pas gagné le droit de se faire servir des ficelles moins grosses, des ressorts moins usés ?

Des planches à l'écran

La partie n'était pas gagnée d'avance. Tirer un film d'une pièce de théâtre solo comme *Bachir Lazhar* d'Évelyne de la Chenelière n'allait pas de soi. Pour cette pièce, c'était une force de comporter un seul acteur, qui racontait l'histoire et jouait Lazhar tout en évoquant d'autres personnages. Sur scène, cet aspect solo permettait d'éviter certaines banalités et donnait un rôle actif aux spectateurs, qui devaient en bonne partie traduire eux-mêmes cette histoire en images. On avait aussi l'impression, en assistant à la pièce, que certaines scènes auraient été plus pénibles, plus diffi-

ciles à supporter si plusieurs comédiens avaient été présents, et que la simple narration de l'acteur créait ainsi une distance bienvenue. Enfin, la construction du récit théâtral, complexe, mélangeait habilement les époques, le rêve et la réalité. Cette structure n'était pas gratuite, mais contribuait au contraire à l'expérience, mettant en valeur le lent dévoilement de l'énigme.

Surprise, le passage du théâtre au cinéma, grâce au scénario écrit par Falardeau, est une réussite. On perd la structure complexe, l'aspect allusif, la voix omniprésente de Lazhar, mais la perte est amplement contrebalancée : développant des scènes et des personnages, qui étaient absents ou seulement esquissés, le film gagne en humour et en chaleur humaine. Des personnages, tel le concierge de l'école (Louis Champagne), un avocat (Daniel Gadouas), des collègues (Francine Ruel, entre autres) développent des potentialités de la pièce. De son côté, la directrice de l'école, incarnée par Danielle Proulx, ne paraît plus aussi sévère : on saisit maintenant mieux sa complexité, on comprend mieux sa façon de gérer certains conflits et d'en balayer d'autres sous le tapis. Quant aux jeunes comédiens Sophie Nélisse et Émilien Néron, ils relèvent le défi de rôles importants demandant une grande sensibilité.

Bref, le passage du théâtre au cinéma a demandé des ajustements, mais le film

en tire profit. Tellement qu'on se pose une question : pourquoi, mais pourquoi y a-t-il toujours un si grand nombre d'adaptations de romans au cinéma, adaptations souvent médiocres, quand le théâtre, lui, se transpose si bien ? (Ah ! si tant de gens n'étaient pas allés voir *Autant en emporte le vent*, l'histoire du cinéma en aurait été changée !) Adapter un roman semble toujours poser le même problème : beaucoup de matière à couper, beaucoup de détails qui seront perdus dans la psychologie des personnages. Toutes ces fois où on entend dire « J'ai bien mieux aimé le livre ! »... Pour *Monsieur Lazhar*, on n'aperçoit pas ces difficultés : entre les planches et l'écran, il y a eu déplacement, transposition, mais pas compression. On n'a rien perdu au change. Pour des raisons aussi bêtes que la quantité de mots contenus dans l'œuvre d'origine, tout simplement parce que la durée d'une pièce ressemble souvent à celle d'un film, l'affinité entre théâtre et cinéma semble nettement plus forte que les liens entre roman et cinéma. D'accord, certains films tirés de pièces manquent un peu d'air, trahissent trop leurs origines, mais c'est une autre façon, ne sent pas le renfermé du tout.

Quel pourcentage du texte de *Bachir Lazhar* peut bien se retrouver inchangé dans *Monsieur Lazhar* ? Peut-être pas tant que ça, mais le film dégage quand même

une forte impression de fidélité à l'esprit de l'œuvre originale. Devant cette adaptation, on a un peu la même impression qu'après un de ces tours de magie où les cartes qu'on nous présente ont l'air d'être les mêmes que la première fois, mais sont en fait toutes différentes. On est bluffé, le tour est réussi, le tour est joué. Le magicien fut habile.

Comme une forme invisible

Oui, le film est plus linéaire que la pièce, mais qu'importe ? Tous les films n'ont pas besoin de se présenter en pièces détachées demandant à être remises en ordre par le spectateur ; il y a même des abus en ce domaine, il y a même des histoires banales qui acquièrent un vernis de sophistication au montage. Falardeau semble avoir réfléchi sérieusement à la meilleure façon de transcrire la pièce à l'écran. En effet, surtout avec son nombre plus grand de personnages, *Monsieur Lazhar* renferme assez de complexité pour ne pas nécessiter de fioritures narratives. Des fioritures qui auraient très bien pu nuire à l'œuvre, en obscurcissant le propos.

La forme dans *Monsieur Lazhar* n'attire donc pas l'attention sur elle-même. Après tout, il est naturel que ce film parlant de générosité soumette généreusement la technique au sujet. On est manifestement devant le résultat d'un travail d'équipe réussi : on le sent, les artisans du film ont



travaillé ensemble pour arriver à un but commun, pour illustrer cette histoire de la bonne manière. Personne ne semble tirer la couverture de son côté. (De toute façon, dans la vie, a-t-on toujours besoin de se pâmer devant un travelling ?) Les cadrages, la musique ou le montage ne nous supplient pas de les remarquer, mais on sait qu'ils se sont mis au service du scénario.

C'est d'ailleurs un scénario assez solide pour emprunter lui aussi des chemins discrets. Des aspects symboliques, d'autres niveaux de lecture (certains parallèles entre Lazhar et la professeure décédée, entre Lazhar et ses élèves ; le sens profond de son travail) sont présents, mais non appuyés. Ainsi, après le film, on peut prendre plaisir à y repenser, en trouvant de nouvelles richesses ; ce plaisir nous aurait été refusé si le réalisateur avait choisi de tout déballer fièrement. Par ailleurs, des données capitales du récit sont dites comme ça, parfois au détour d'une phrase ou d'un regard, sans qu'un accord d'orgue strident ait été ajouté pour attirer notre attention. Lors d'un visionnement à la maison, il faudrait donc éviter les distractions. Mais de toute façon, happé par l'histoire, on n'a pas envie d'être distrait.

Pas un film à thèse

Réflexion sur l'éducation, *Monsieur Lazhar* aborde la souffrance, la guérison, la tolérance, la rencontre de l'autre. D'accord, tout cela peut avoir l'air lourd, et on n'a pas envie de se faire servir un autre assomant mémoire sur les accommodements raisonnables et la réforme, mais ce n'est pas ce qui nous attend, heureusement.

Il y a, dans *Monsieur Lazhar*, des propos sur l'éducation, soit, mais nulle volonté de nous enfoncer une thèse dans la gorge. La psychologue de l'école et la directrice se raidissent parfois dans leur position et n'acceptent pas les suggestions de Lazhar ? Peut-être, mais elles n'ont pas totalement tort, car y a-t-il vraiment une méthode facile pour parler de la mort aux enfants sans créer de remous chez les familles ? Plus tard, lors d'une remise de bulletins, certains parents semblent déraisonnables et défendent un peu trop leur fille devant Lazhar ? Peut-être, mais ils disent en même temps quelques vérités sur lui, et



en lui reprochant de ne pas connaître assez le milieu de l'éducation, ils ne croient pas si bien dire.

Ainsi, quand on craint que le film glisse vers la simplification, il évite l'écueil et présente des êtres humains. Tout le personnel de l'école n'apprécie pas Lazhar à sa juste valeur, mais ce n'est pas parce qu'il y a des méchants : personne (à part nous, spectateurs) n'a vraiment connu l'histoire de Bachir Lazhar. Expert en enseignement, pas tant que ça, mais en deuil, oui.

Happy end

Le passage de Bachir Lazhar dans cette école ne sera pas un succès absolu. Mais la fin du film, habilement ficelée, transfigure cela : le demi-échec de l'homme devient un succès sur le plan du cinéma, et sans doute de l'éducation.

Comme d'autres bons films centrés sur un professeur, *Monsieur Lazhar* a un charme universellement émouvant, car on a tous des souvenirs émus d'enseignants qui nous ont marqués. Ou alors, au moins, on se rappelle le genre de professeur qu'on aurait voulu avoir. *Monsieur Lazhar* est assez bien réalisé pour nous faire apprécier, sans qu'on ait envie de la trouver québécoise, l'image d'un contact authentique entre professeur et élève : le professeur a été là au moment où ça comptait, et l'élève a lui aussi donné quelque chose à son professeur. On ne sent pas que le réali-

sateur a voulu nous arracher les larmes à tout prix ; c'est d'ailleurs peut-être pour ça qu'on pleure. Mais n'exagérons pas dans le sentiment : en équilibre entre l'humour et la gravité, la tendresse et la discorde, le film est étonnamment facile à regarder.

Les quatre longs métrages de fiction réalisés par Philippe Falardeau commencent à constituer une œuvre plutôt incontournable : *La moitié gauche du frigo*, *Congorama*, *C'est pas moi, je le jure!* et *Monsieur Lazhar*. On ne peut que lui souhaiter de récolter une vraie nomination à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, deux ans après Denis Villeneuve (d'ailleurs un autre ancien de l'émission *La course destination monde*). D'abord et avant tout parce que les Oscars sont une des seules manières de faire savoir à la planète que ce petit bijou de film existe.

Dans le petit monde du cinéma québécois, où souvent les critiques n'osent pas dire clairement qu'ils n'ont pas aimé, il est difficile de savoir ce qui vaut la peine d'être vu. Alors, disons-le encore, *Monsieur Lazhar* est un très bon film. □

* Réviseur linguistique et cinéphile

Note

- 1 2011. Film écrit et réalisé par Philippe Falardeau, d'après la pièce d'Évelyne de la Chenelière. Interprété par Fellag, Sophie Nélisse, Émilien Néron, Brigitte Poupart et Danielle Proulx.

Photos : www.cinoche.com